



# Littérature | Critiques

Dans « Journal de la canicule », un homme, distant de lui-même et du monde, s'épanouit dans la fournaise de l'été 2003. Thierry Beinstingel, rafraîchissant

## La chaleur qui s'insinue dans le cœur

MACHA SÉRY

**D**es hommes comme le narrateur de ce *Journal de la canicule*, on dit souvent, à tort, qu'ils sont sans qualités, pour les désigner comme des individus modestes, apparemment sans histoires. Celui censé écrire, durant l'été 2003, ce *Journal de la canicule* (onzième roman de Thierry Beinstingel) n'a ni femme, ni enfants, ni guère d'amis. Employé comme dessinateur au service de la voirie d'une mairie de province, ce solitaire de 49 ans déjeune tous les jours, dans un café derrière son bureau, Chez Georges ; il va parfois à la pêche et consacre ses soirées à reproduire au feutre des éléments de sa voiture aussi bien que sa cuisine. Des croquis millimétrés, dépourvus de prétention artistique mais qui trahissent une grande habileté technique. D'autres qualités ? Il est serviable envers ses collègues et ses voisins. Il rend visite à son odieuse mère placée en maison de retraite.

A la patience, il ajoute une caractéristique plus rare encore : c'est un homme de l'ombre qui cherche à faire la lumière. Il veut « voir clair dans cette histoire incroyable » : l'absence prolongée d'une famille, ses voisins. La Saxo du père garée dans l'allée pavillonnaire s'empoussièrera et la boîte

aux lettres est encombrée de prospectus. Qu'y a-t-il de suspect, de proprement extraordinaire dans cet événement ? Essentiellement ce qu'y voit notre diariste. Il imagine plusieurs causes de disparition, les plus tragiques, et s'improvise détective. Il s'introduit chez eux, visite leur maison, y revient de nuit. De la mi-juillet à la fin août.

Thierry Beinstingel emploie ici le procédé hitchcockien du MacGuffin – un mystère prétexte au développement de l'intrigue. Car n'est-ce pas plutôt en lui-même qu'il cherche à faire la lumière ? *Journal de la canicule* raconte la découverte d'un double refuge. D'abord de cette maison qui, d'étrangère, lui devient familière, où il fait bon s'asseoir et rêver, pour commencer un journal intime, lui qui n'a jamais écrit plus que trois cartes postales par an. Comme dans le dessin, il y cherche concentration et précision. D'abord tâtonnante, cette activité à la naissance hasardeuse – un cahier d'école vierge trouvé dans la chambre d'une fillette – se fait habitude quotidienne, besoin viscéral.

Hésitant un soir entre la planche à dessin et le cahier où il consigne ses faits et gestes, le narrateur constate : « *Quand on écrit,*

*on ajoute la succession des idées et l'épaisseur du temps, tandis que quand on dessine c'est l'exactitude que l'on veut notifier à un moment donné. Ces réflexions que je n'avais jamais formulées me surprenaient. J'avais l'impression que c'était l'écriture qui me les avait données à travers ce cahier que je noircissais chaque jour sans pouvoir m'en empêcher. Elle expliquait mon monde, pourquoi par exemple je dessinais les éléments de ma voiture, pourquoi je passais parfois des heures à reprendre chaque dessin, à le contempler, le rectifier, tenter de préciser la moindre vis qui ornait l'optique d'un phare. Ce n'était pas une explication franche et nette mais une compréhension globale, un ordonnancement qui se faisait dans ma tête. »*

L'homme se découvre donc à lui-même et, ce faisant, s'ouvre au monde qu'il dépeint avec une attention aux détails qui s'aiguise. Jour après jour, ses phrases s'allongent. Les digressions apparaissent. Dans ce *Journal*, au style d'abord très factuel, se multiplient les descriptions : les carreaux d'une nappe, les vi-revoltes d'un papillon de nuit, le profil d'une femme aimée. Cette révélation progressive épouse la chronologie d'un chantier. Ce qui occupe le devant médiatique,



cette canicule débattue par les politiques, est ce qui permet qu'il débute plus tôt que prévu. Puisque la rivière est à sec, il faut en profiter pour effectuer des travaux sous un pont de la ville. En cette période de congés, notre héros va en diriger la maîtrise d'œuvre.

A la différence de précédents romans de Thierry Beinstingel, qui s'attachaient à montrer la déshumanisation à l'œuvre dans les entreprises (*Central*, 2000 ; *Composants*, 2002 ; *Retour aux mots sauvages*, 2010, tous chez Fayard), celui-ci dévoile combien le travail peut également épanouir, si on accorde de l'autonomie aux gens,

mieux, leur inspirer de la fierté. En ce sens, cet épisode caniculaire a quelque chose de rafraîchissant et cet homme froid, de chaleureux. C'est la réussite de Thierry Beinstingel, artiste de l'odyssée minuscule. ■

**JOURNAL DE LA CANICULE,**  
**de Thierry Beinstingel,**  
**Fayard, 256 p., 18 €.**

**N'est-ce pas plutôt en lui-même  
que cet homme de l'ombre  
cherche à faire la lumière ?**



**Pendant la canicule, 2003.**  
SERGE COHEN/COSMOS